

La vie a du bon

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 29

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214051>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ON BATSI

L'ài a batsi et batsi : lè z'on bâtsant lo laci po que fasse pas mau à l'estoma dâi dzein ; lè z'altro bâtsant lo vin, pè la mau que, se l'è trau for, fâ veri la tita ; lè z'altro oncoro lo venaigro, po que la salarda ne bourlâi pas la coraille. Et l'ài a dâi z'affère tiureuse, n'è pas l'embarra : lè gendarme çatsant à l'ombro ti elliau que l'âmant dinse taut lè dzein, que bâtsant lau brèvon po ne pas lau fère mau. On dèvetra lau fabrequâ dâi z'èstatue na pas lè z'encarcagnoulâ.

L'è veré que cein lau fâ assebin gagni de l'erdzeint. Quemet desâi clli père que l'allâve parti po lo grand voyâdzo. Son valet, qu'èlâi oncora dzouveno, lâi demandâve cein que dè-veissâi appreindre. Et lo père lâi desâi dinse :

— Attiuta, mon valet, se te vâo l'einretsi on bocon rido, t'è faut châidre on meti qu'on pouesse mettre de l'iguie, quemet framacien, laitier, âo bin carbatier.

Lo valet a-tè fè dinse ? diabe lo mot que l'ein sè... Mâ, lâi a oncora on altro batsi. L'è clli que fant lè ministre âi petit z'infant et fo faut dere vò sède prau : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! » Quand on demâore à port de tsè dau moti, l'affère va bin. Mâ po clliau que restant iò lè renâ sè baillant la bouna nê, salut !

L'è justameint cein qu'arrevâve à Samuïet à Frecasson. L'èlâi l'iein qu'on diâbllo dau velâdzô et tot parâi l'avâi on petit Samuïetton â batsi et reinvouyive du grand teimps. Tant qu'on dzo que plioveissâi, ie l'eimpougne son Samuïetton, va lo batsi dèso lè dèlâi dau tâi et quand lo vâi tot depourent lâi dit dinse po lo fère rire :

— Samuïetton, je te baptise au nom du Père, — que l'è dan mè — du Fils (que l'è dan tè), et du Saint-Esprit — que l'è dan lo verratson d'iguie de cerise que ie ve bâire tôt assetôt. »

MARC A LOUIS.

Trop demander. — A la mairie, l'officier d'état-civil lit les formules sacramentelles de la loi à un jeune couple qui vient s'unir.

— La femme doit suivre son mari partout.....

— Oh ! monsieur, je vous en prie, interrompt la jeune mariée, changez-moi ça.....

Mon mari est facteur rural !... — A. G.

L'ESPRIT SOUFFLE OU IL VEUT

UN jour Piron se promenait dans les rues de Paris. Pris d'un besoin subit — à cette époque les villes n'étaient pas pourvues comme aujourd'hui de ces édicules modestes mais si appréciés — Piron enfila un corridor, monta un ou deux étages et s'installe dans un de ces réduits qui ne se ferment habituellement qu'en dedans. Quand il quitta son abri momentanément, il laissait comme souvenir les vers suivants, épinglés à la paroi :

Dans un besoin extrême,
Je défie au plus amoureux
De ne pas préférer ces lieux
À la beauté qu'il aime.

Comme quoi un homme d'esprit a de l'esprit partout.

L'Europe à l'américaine

LES Américains et leur manière sont à la mode. Ils ont envahi l'Europe, pour la bonne cause, et leur façon rapide de concevoir, traiter et exécuter les choses bouleverse toutes nos vieilles habitudes de discussions à perte de vue et d'incessantes hésitations. Tandis que nous pérorons, tandis que nous tergiversons, l'occasion favorable nous échappe ; et adieu pour la rattraper aux cheveux : elle n'en a pas derrière la tête.

Il n'est donc point mauvais que les Américains viennent un peu nous secouer et nous montrer comment on travaille et comment on agit au siècle de l'électricité. Plus d'actes et moins de paroles.

Et puis, c'est des Américains, aujourd'hui, que le parti de la liberté et du droit, pour lesquels les Alliés se battent si héroïquement depuis quatre ans, attend la victoire définitive, la bonne victoire, qui doit rendre au monde la paix pour de longues années et, chez les peuples, donner le pas à l'amour sur la haine.

C'est pourquoi, le 4 juillet, les nations de l'Entente se sont associées, par de chaleureuses manifestations, à la célébration de la fête nationale américaine. Chez bien des neutres aussi, on fut ce jour-là de cœur avec les Etats-Unis, mais on dut mettre une sourdine aux sentiments, pour ne pas manquer aux exigences de la neutralité officielle.

Or, à propos de cette fête du 4 juillet, voici quelques détails curieux sur les chants nationaux américains.

Ces airs, au nombre de cinq ou six, ont une popularité immense, ce qui fait honneur au patriotisme américain.

Le *Yankee-Doodle* et le *Hail-Columbia* sont restés les deux airs nationaux privilégiés. Un Américain abandonnera tout : une partie de jeu, une partie de plaisir, sa femme, ses enfants et peut-être même ses affaires, pour courir tout haletant et tout rayonnant de joie et d'orgueil vers un orchestre ou un instrument qui entonnera l'un de ces airs. Et, c'est à recommencer, puis à recommencer, et puis encore.

Ces deux airs nationaux sont cependant deux airs d'adoption. Le *Yankee Doodle* est emprunté, moins quelques notes, à un vieil opéra anglais intitulé *Ulysse*, composé par John Christian Smith, vers l'année 1781.

Le *Hail Columbia*, primitivement *Hail Britannia*, était chanté par les Anglais pendant la guerre de l'indépendance. Mais, un jour de victoire, les Américains s'en emparèrent en substituant *Columbia* à *Britannia*. Quant au *Star Spangled banner*, au *Président march*, au *Washington's march*, ils sont rarement chantés, et sont même peu connus des générations actuelles, qui s'en tiennent au *Yankee Doodle* et au *Hail Columbia*.

On peut citer, comme preuve de cet enthousiasme des Américains pour leurs airs de prédilection le fait suivant, écrivait un chroniqueur français, qui n'a pu se départir tout à fait de la malice propre à sa nation.

Une dame étrangère voulait vendre un piano hors de service déjà et qui avait vieilli sous le harnais. Deux Américains vinrent pour visiter et pour entendre l'instrument. Un des amis de la dame lui avait dit :

— Si vous voulez bien vendre votre piano, exécutez dessus, en présence de vos auditeurs, un air national.

Le jour de la visite des deux amateurs, concurrents l'un et l'autre, la dame fit entendre, en artiste qu'elle était d'ailleurs, le *Hail Columbia* auquel l'auditoire applaudit avec frénésie. L'air terminé l'un des deux Américains se leva et dit à la dame :

— Je vous offre deux cents dollars (mille francs) de ce piano. Si vous vous décidez à me le céder à ce prix, faites-le-moi savoir, je vous en prie, voici mon adresse.

C'était le double de ce que valait l'instrument. Mme X... allait accepter avec empressement lorsque le second auditeur lui fit un geste d'intelligence et demeura. Quand son concurrent fut parti :

— Madame, demanda-t-il à l'artiste, ce piano jouet-il le *Yankee Doodle* ?

Mme X... comprit et répondit affirmativement.

— Voyons, dit l'Américain.

Le *Yankee Doodle* résonna sur l'instrument avec une vigueur magnifique.

— C'est superbe ! En ce cas, s'écria l'enthousiaste Américain, je vous offre trois cents dollars.

— Accepté !

— Je vous en donnerais six cents s'il pouvait jouer les deux airs à la fois.

— Je regrette que non ! répondit Mme X... en soupirant.

Le *Yankee Doodle* et le *Hail Columbia* sont donc le menu musical aux Etats-Unis, et les rives des fleuves et des lacs les ont entendus retentir plus d'une fois du haut des monts des steamboats.

Rien à « repiper ». — Dans une manœuvre à double action, les lignes de tirailleurs adverses sont à une si petite distance l'une de l'autre que les soldats peuvent s'interpeller.

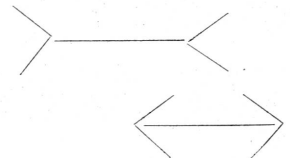
Un des hommes était tout particulièrement verbeux, de même qu'agressif.

Alors, de la ligne vis-à-vis, une voix répliqua :

— Ben, tais-toi, si ta mère en avait fait encore un comme toi, elle aurait été à l'amende. — U.

Contre la grippe. — Sous le titre : *La grippe espagnole*, M. le Dr Nebel publie chez les Bords Borgeaud, éditeurs, à Lausanne, une petite brochure, très précieuse, remplaçant une consultation et donnant toutes les indications nécessaires pour prévenir et guérir cette maladie. Elle est vendue au profit du « Laboratoire pour l'étude du cancer », boulevard de Grancy, Lausanne.

Illusion d'optique.



Laquelle de ces deux lignes horizontales est la plus longue ?

Opinion d'un postier sur le beau sexe. — Une jeune fille, c'est une lettre qui n'a pas encore été mise à la poste.

Une dame, c'est une lettre arrivée à sa destination.

Une vieille fille, c'est une lettre oubliée « Poste restante ! » — A. G.

LA VIE A DU BON

DEPUIS que la guerre met à une très rude épreuve notre patience, notre endurance et nos espoirs, bien des gens, particulièrement éprouvés, ont perdu courage et, las de lutter, ont déserté la vie dans un moment de cruel désespoir. Un peu de patience encore, un regain de courage et d'espoir les eussent sûrement sauvés, leur eussent montré la solution qu'ils n'attendaient plus et qui leur fait le pont entre le bonheur d'hier et celui de demain. Ils n'ont pas su attendre ; ils ont succombé au découragement.

Ah ! certes, s'il est permis de déplorer cette faiblesse, on ne peut jeter la pierre aux infortunés qui ne savent plus chercher le bon côté de la vie. Plutôt, plaignons-les de tout notre cœur et, chacun dans la mesure de nos moyens tout modestes soient-ils, efforçons-nous de prévenir par notre commiseration sincère et effective de si tristes dénouements.

Un chroniqueur français qui signe : Roger écrivait, il y a bien des années déjà, ces justes réflexions sur le suicide. Le sujet n'est pas gai, soit ; mais le chroniqueur que nous sommes a su masquer l'air peu avenant d'une telle question. C'est un bienfaisant appel au courage et à l'espoir, quand même ! Voici :

Le suicide, dit-on, est une lâcheté. Je ne le pense pas, pour ma part. Il n'est pas lâche, l'homme qui, froidement, appuyé à son front le canon glacé d'un pistolet; combine longuement, avec soin, le nœud qu'il va passer à son coup; attache à ses membres la pierre qui doit le retenir au fond de l'eau; ou, plus sybarite, entasse dans une chambre les fleurs dont les émanations délétères vont paralyser ses sens. Il voit la mort en face et n'en est séparé que par une heure ou une seconde; calme, il attend, ou, impétueux, se jette en elle: cet homme n'est point un lâche.

Mais telle est chez l'homme la puissance de l'instinct de conservation, cette hâte de sortir d'une vie à laquelle nous rattachent toutes les fibres de notre être, est à ce point hors nature, qu'on est en droit de se demander si celui qui l'éprouve n'est pas sous l'empire d'une heure de folie.

Il faut en effet, que l'espérance, ce merveilleux sentiment mis par la Providence au cœur de l'homme, et si vivace, se soit complètement éteinte chez lui, pour qu'il puisse prendre cette décision de rompre avec l'existence. Elle a cependant une telle raison d'être, cette espérance, qu'il n'est peut-être aucun de ceux-là qui se tuent dans une minute d'oubli, qui n'ait, peu d'années plus tard, perdu le souvenir intense de la cause qui le porte à se donner la mort.

Est-il donc possible qu'un instant vienne où l'être qui pense et raisonne, n'espère plus? Le désespoir absolu c'est l'égarément.

La douleur physique, aiguë, constante, semble devoir surtout pousser celui qui l'éprouve à sortir de la vie. Le suicide chez les malades est pourtant des plus rares, parce que personne plus que le malade n'est enclin à s'illusionner; il fait des projets d'avenir alors que chacun, autour de lui, pleure sa fin prochaine. Les seuls malades qui n'espèrent pas sont les malades qui ne le sont pas.

La misère est plus fréquemment une cause du suicide. Quel est pourtant le malheureux qui, mourant de faim, n'espère que l'heure d'après lui apportera le morceau de pain dont il a besoin; quel est l'homme ruiné qui ne compte sur l'emploi de ses facultés, sur des spéculations nouvelles, sur la possibilité prochaine de les entreprendre. Ils ne se tuent, ceux-là, qu'après qu'ils ont perdu tout espoir. Mais il ne pense plus, celui qui n'espère plus. N'est-il pas fou, dès lors?

« Chagrin d'amour », dit la romance, « dure toute la vie »: la romance ment comme un arracheur de dents. Chaque homme a forcément eu plusieurs chagrins d'amour, par cette raison qu'il est dans sa nature d'aimer, or, lorsqu'il aime, l'homme aime une femme, et « souvent femme varie », dit la chanson, qui ne ment pas comme une romance. Je ferai, d'ailleurs, observer que la chanson dit « souvent » et non « toujours. »

On n'aura donc point de peine à admettre qu'il faut être fou pour se tuer pour cause d'infidélité ou d'abandon de la personne aimée, et il est rare qu'un individu sauvé du suicide ou l'a poussé l'abandon de l'objet aimé renouvelle sa tentative: la douleur éprouvée, la commotion produite ont été un dérivatif suffisant. Un sage ferait encore remarquer que, tel qui s'est donné la mort, poussé par la séparation de l'objet aimé, se fût sans doute adressé peu après aux tribunaux pour obtenir cette même séparation; c'était question de temps.

Le désir d'échapper aux conséquences de la perte de l'honneur entraîne encore souvent l'homme à la destruction de lui-même. Mais de quoi sert la mort, alors qu'elle n'entraîne point la réhabilitation? N'est-ce point la folie qui l'inspire, et défend à celui qui a failli de voir que son suicide n'entache que davantage sa mémoire, de comprendre que, par le travail et la vertu, il pouvait se relever et, sinon faire oublier, du moins atténuer?...

Trois siècles avant Jésus-Christ, Marseille était administrée par un conseil de six cents *Timouques* auquel l'homme las de la vie venait soumettre les raisons qu'il avait d'en sortir. On délibérait et si les motifs paraissaient suffisants, l'homme était conduit en un coin de la ville où était déposée la ciguë que les magistrats avaient mission de lui fournir.

J'estime que de si semblable tribunal fonctionnait de nos jours, nombre d'infortunés seraient adressés aux hospices. Un stage de quelques jours imposé aux plus entêtés en guérirait beaucoup encore, et les persévérants ne seraient plus, je le pense, que les gens qui veulent sortir de la vie parce qu'ils sont las de ses jouissances... Ceux-là, on pourrait toujours les envoyer aux aliénés.

Tenir! Tenir toujours et quand même, telle doit être la consigne. Pas vrai? La vie n'est pas rose, surtout par le temps qui court, d'accord; elle a du bon tout de même!

Un homme universel. — Nous avons, samedi dernier, publié une curieuse annonce datant de la fin du XVIII^e siècle. Voici encore une annonce, non moins curieuse, relevée dans une publication allemande du XVII^e siècle.

« Jean Makerl, barbier, fabricant de perruques, maître d'école et forgeron, se charge d'assister les femmes dans les naissances; il rase et il coupe les cheveux pour deux kreutzers; il poudre et donne la pommade par dessus le marché. Il raccommode les souliers et fait le neuf, ainsi que les bottes; il saigne et place des ventouses; il va dans les maisons pour enseigner les compliments et la danse. Vend de la parfumerie de toute sorte, du papier, du cirage, des harengs salés, des gâteaux au miel, des broches, des souricières et des bonbons; des racines qui fortifient le cœur, de la saucisse à griller et d'autres légumes. »

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

20

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

A gauche, au bas de la rue, c'est l'église, solitaire la semaine, remplie le dimanche et retentissant de pieux cantiques. Là aussi je vois qui entre, je vois qui sort; je conjecture, mais moins sûrement. En effet, point de portier. Et il y en aurait un, que je ne serais guère plus avancé; car c'est le propre du portier de s'arrêter à l'habit; au delà, il est aveugle, muet, sourd, et sa physionomie ne réfléchit plus rien. Or, c'est l'âme de ceux qui hantent l'église qui m'intéresserait à connaître: malheureusement l'âme est sous l'habit, sous le gilet, sous la chemise, sous la peau, et encore bien souvent n'y est pas, s'allant promener pendant le prêche. Je vais donc tâtonnant, hésitant, supposant, et ne m'en trouve pas plus mal; car c'est précisément le vague, l'incertain, le douteux, qui fait l'aliment comme le charme de la flânerie.

A droite, c'est la fontaine, où tiennent cour, autour de l'eau bleue, servantes, mitrons, valets, commères. On s'y dit des douceurs au murmure de la seille qui s'emplit; on s'y conte l'insolence des maîtres, les ennuis du service, le secret des ménages. C'est ma gazette, d'autant plus piquante ainsi que, n'entendant pas tout, il faut souvent deviner.

Là-haut, entre les toits, je vois le ciel, tantôt bleu, profond, tantôt gris, borné par des nuages flottants; quelquefois traversé par un long vol d'oiseaux émigrant aux rives lointaines par-dessus nos villes et nos campagnes. C'est par ce ciel que je suis en relation avec le monde extérieur, avec l'espace et l'infini: grand trou où je m'enfonce du regard et de la pensée, le menton appuyé sur le poignet.

* * *

Quand je suis fatigué de m'élever, je redescends sur les toits. Là, ce sont les chats, qui, maigres et ardents, miaulent dans la saison d'amour, ou, gras et indolents, se lèchent au soleil d'août. Sous le toit, les hirondelles et leurs oisillons, revenus avec le printemps, fuyant avec l'automne, toujours volant, cherchant, rapportant vers la couvée criarde. Je les connais toutes, elles me connaissent aussi, non plus effrayées de voir là ma tête qu'à la fenêtre au-dessous un vase de capucines.

Enfin, dans la rue, spectacle toujours divers, toujours nouveau: gentilles laitières, graves magistrats, écoliers polissons; chiens qui grognent ou jouent follement; bœufs qui mâchent, remâchent le foin, pendant que leur maître est à boire. Et, si vient la pluie, croyez-vous que je perde mon temps? Jamais je n'ai tant à faire. Voilà mille petites rivières qui se rendent au gros ruisseau, lequel s'emplit, se gonfle, mugit, entraînant dans sa course des débris que j'accompagne chacun dans ses bonds avec un merveilleux intérêt. Ou bien quelque vieux pot cassé, ralliant ces fuyards der-

rière son large ventre, entreprend d'arrêter la fureur du torrent: cailloux, ossements, copeaux, viennent grossir son centre, étendre ses ailes; une mer se forme et la lutte commence. Alors la situation devenant dramatique au plus haut degré, je prends parti, et presque toujours pour le pot cassé; je regarde au loin s'il lui vient des renforts; je tremble pour son aile droite qui plie, je frémis pour l'aile gauche déjà minée par un filet... tandis que le brave vétéran, entouré de son élite, tient toujours, quoique submergé jusqu'au front. Mais qui peut lutter contre le ciel? La pluie redouble ses fureurs, et la débâcle... Une débâcle! Les moments qui précèdent une débâcle, c'est ce que je connais de plus exquis en fait de plaisirs innocents. Seulement, si pour franchir le ruisseau les dames montrent leur fine jambe, je laisse la débâcle, et je suis de l'œil les bas blancs jusqu'au tournant de la rue. Et ce n'est là qu'une petite partie des merveilles qu'on peut voir de ma fenêtre.

Aussi je trouve les journées bien courtes, et que faute de temps, je perds bien des choses.

* * *

Au-dessus de ma chambre est celle de mon oncle Tom. Assis sur un fauteuil à vis, l'échine courbée en avant, tandis que le jour glisse sur ses cheveux d'argent, il lit, annoté, compile, rédige et enterme dans son cerveau la quintessence de quelques mille volumes qui garnissent sa chambre tout à l'entour.

Au rebours de son neveu, mon oncle Tom sait tout ce qu'on apprend dans les livres, rien de ce qu'on apprend dans la rue. Aussi croit-il à la science plus qu'aux choses mêmes. Vous le trouveriez sceptique sur sa propre existence, très dogmatique sur tel système nuageux de philosophie; du reste, bon et naïf comme un enfant, pour n'avoir jamais vécu avec les hommes.

Trois bruits distincts m'annoncent presque tout ce que fait mon oncle Tom. Quand il se lève, la vis crie; quand il va prendre un livre, l'échelle roule; quand il s'est distrait d'une prise de tabac, la tabatière frappe la table.

Ces trois bruits se suivent d'ordinaire, et j'y suis tellement habitué, qu'ils me détournent peu de mes travaux. Mais un jour...

* * *

Un jour la vis crie, l'échelle ne roule pas, j'attends la tabatière... Rien. Je fus réveillé de ma flânerie, comme un menuisier sur son somme, quand la roue de son moulin vient à se taire. J'écoute; mon oncle Tom cause, mon oncle Tom rit... Une autre voix... « C'est bien cela », me dis-je très ému.

Mot d'enfant. — Une Lausannoise, en séjour dans la Suisse allemande, converse, en français, avec la propriétaire d'une boucherie, qu'elle connaît.

La fillette de cette dernière écoute, intriguée, la conversation, à laquelle elle ne comprend mot. Elle demande, en allemand, à sa mère:

« Maman, est-ce que tu parles catholique avec la dame? »

Tout simple! — On annonçait à quelqu'un la distinction dont venait d'être honoré un pédicure-manucure de sa connaissance.

— Ah! Qu'est-ce qu'il a donc fait?

— Des pieds et des mains, pardi!

Kursaal. — Hier, vendredi, à eu lieu la première soirée de gala des spectacles du Grand Guignol, sous la direction de M. Tourrette, ancien directeur de ce théâtre, qui remonte pour Lausanne quelques-unes des pièces qu'il a mises en scène à Paris, notamment les *Nuits de Hampton Club* et l'*Aiguilleur*, etc.

Nouveaux abonnés. — « Chœur des Vaudoises ». — MM. J. Pache. — O. Rapin, avocat. — O. Bécholey. — Benjamin Crausaz. — Francis Weber. — Henri Rouge. — Jules Monneyron. — Albert Novveraz, à Lausanne. — Louis Bredaz, La Chaux-de-Fonds. — Georges Gaudin, Dizy. — Ch. Veillon, Les Plans sur Bex. — P. Pignat, Sion. — Marc Porta, Genève. — Henri Jaggi, Fribourg. — Henri Carrard, Yverdon.

Kefol NEURALGIE MIGRAINE
BOITE
10 TABLETS P^r 180
TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS